

Friedrich Nietzsche inspire-t-il l'EPFL?

Chaque époque a ses modèles: le colonel, le savant, le pasteur, l'ingénieur, le médecin, le professeur, ont apparemment fait leur temps. Aujourd'hui, c'est le «leadership» qui fait recette et le «manager» fait l'objet de la plus haute considération, surtout si c'est un «top manager» ou un «top executive». Ces nouveaux héros - et beaucoup plus rarement héroïnes - de la modernité, sont triés sur le volet; on fait même appel à des «chasseurs de têtes» pour leur sélection.

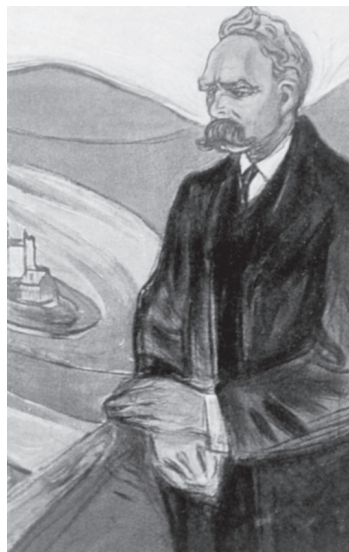
Ecole située à la pointe des exigences de la société contemporaine, l'EPFL est donc forcément un lieu où se forge le «leadership». Ce mot n'est sûrement pas facile à traduire dans toutes ses nuances, car on le trouve très souvent en anglais dans les textes et les discours courants sur ces sujets. J'ai choisi «volonté de puissance» comme une traduction possible de «leadership» qui colle avec la réalité d'aujourd'hui, car j'ai le dessein délibéré de me référer à l'une des idéologies de la fin du XIX^e siècle incarnée par Nietzsche.

«Qu'est-ce qui est bon? Tout ce qui exalte en l'homme le sentiment de puissance, la volonté de puissance, la puissance même. Qu'est-ce qui est mauvais? Tout ce qui vient de la faiblesse [...]. Périront les faibles et les ratés! Premier principe de notre philanthropie. Et il faut même les y aider. Qu'est-ce qui est plus nuisible qu'aucun vice? La compassion active pour tous les ratés et les faibles [...].»¹ L'idée, somme toute banale, qui traverse Nietzsche

à ce moment de l'histoire du monde très proche par son esprit de la nôtre, trouve tout naturellement aujourd'hui son équivalent biologique. Tels des organismes vivants, les sociétés évolueraient suivant les règles de la sélection naturelle et leur progrès consisterait justement en l'élimination «naturelle» des faibles, sous la pression vitale des forts. Aider le progrès c'est, dans cette logique, nommer aux postes clés de la société, les véritables «chirurgiens» capables de tailler dans le tissu social les parties gangrenées pour permettre un développement plus rapide des parties saines toutes irriguées de «leadership».

En Suisse, par exemple, la démocratie participative est souvent considérée par les vrais «leaders» comme la plus décadente des institutions puisqu'elle donne aux faibles et aux ignorants un droit à la parole forcément préjudiciable à une avancée rapide du «progrès». N'est-il pas temps aujourd'hui d'abandonner cette pratique désuète pour qu'on voie plus clairement qu'il y a un capitaine à la barre?

En fait, la Suisse est assez mal lotie sur la voie d'une épuration chirurgicale de son tissu social car on y pratique depuis longtemps le sentiment religieux qui mène à la compassion pour son prochain lorsqu'il est faible et démuné. Or, à la manière indiquée par Nietzsche, le top-manager doit s'interdire toute compassion. Le moins qu'on puisse dire est que le confort du personnel n'est pas sa première préoccupation.



Nietzsche vu par le peintre norvégien Edvard Munch (1906)

Pour ma part, je suis de ceux qui osent croire en des temps meilleurs où l'on ramènera la compétition à des proportions plus normales et où les gens réapprendront à parler entre eux et à mieux faire ensemble. Inévitablement la roue de l'histoire tourne et ce discours humaniste retrouvera sa raison d'être et sa crédibilité. Nietzsche n'aurait pas approuvé cet optimisme², mais tant pis: Les Nietzscheens passeront aussi. En particulier, il est difficile pour moi de concevoir une université, fût-elle technologique, autrement que comme un lieu de partage de la parole et non pas seu-

lement comme un lieu de compétition pour le fric.

On me répliquera qu'il ne faudrait pas dramatiser et qu'au fond la compétition est presque toujours un jeu inoffensif, passionnant et sportif. Pourtant, sous les côtés aseptisés bon enfant et politiquement corrects de Superman et de Barbie, se cache le désir d'épuration qui anime la plupart des «leaders» aujourd'hui, dans les grandes entreprises comme dans les grandes administrations et dont les licenciements massifs ne sont qu'une des manifestations. Enfermons symboliquement les fumeurs dans une grande cage de verre, pour que notre air soit enfin rendu à sa pureté!

Face aux politiques nietzschéennes, on se tait presque partout, dans les grandes entreprises, les administrations et les écoles. On se tait comme anesthésiés par la propagande qui manipule les esprits et les consciences. Le monde du travail digère lentement la honte des viols que lui font subir ses «leaders nietzschéens». Le réveil viendra en se réappropriant la parole, tout simplement. C'est pour cela que je souhaite, qu'en Suisse, la Démocratie directe et l'Etat de droit vivent encore longtemps.

Libero Zuppiroli

¹ Friedrich Nietzsche, «L'Antéchrist», Gallimard 1974, p.16

² On pourra se référer, par exemple, au chapitre 15 de «La Naissance de la Tragédie»